

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

REVUE LITTÉRAIRE, VENDREDI, 9 AVRIL 1847.

No 28.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE A L'UNIVERS.

Constantinople, 7 janvier 1847.

Préparatifs militaires de la Russie. — Ses vues sur le port de Batoum, dans la mer Noire. — Son action diplomatique dans la Valachie, la Moldavie, etc., etc. — Thème du panslavisme. — Etat de la Serbie. — Fête de saint André et de saint Nicolas. — Relations avec Rome.

Maintenant que la violence des traités à l'égard de Cracovie a changé, ou mieux, annihilé le droit européen et substitué à l'immuable principe de la justice l'abus de la force et l'astuce de l'hypocrisie, il est permis de se méfier de la politique du Nord, d'épier ses actes et de faire à l'Occident la confidence de nos soupçons et de nos craintes. C'est que l'Orient, d'ailleurs, nous semble devoir être le premier champ de bataille où se heurteront les deux forces opposées dont la lutte recommence. Il serait en effet plus commode et plus lucratif pour la Russie de jeter une armée sur le territoire ottoman que d'avancer jusqu'au Rhin en passant sur le corps de l'Allemagne.

Certains mouvements militaires, et d'autres manifestations que ne peuvent cacher longtemps les ombres du mystère, sont à nos yeux autant de préparatifs ou d'indications positives d'un plan qui n'est qu'ajourné. Une rupture ouverte entre les puissances de l'Occident serait le signal de l'attaque. Il n'est même pas nécessaire d'aller jusqu'à cette supposition : un accord trop manifeste qui ferait craindre le redressement des torts pourrait produire le même effet. Qu'on se tienne donc sur ses gardes, et que les escadres d'évolution se rapprochent des Dardanelles.

La Russie renforce sa flotte de la mer Noire. 5,000 matelots ont été appelés de Cronstadt à Sébastopol, comme mieux expérimentés et plus propres à un coup de main. Vingt vaisseaux et frégates sont prêts à mettre à la voile, sans compter les bateaux à vapeur achetés dernièrement en Angleterre, et qui sont le service de la correspondance entre Constantinople et Odessa. La flotte turque, il est vrai, ne le cède point en nombre ni pour la tenue des vaisseaux. Elle a l'avantage d'être commandée par Méhémet-Ali, jeune capitaine-pacha, élevé à ce poste par la faveur, sans avoir passé par les grades inférieurs de la marine, mais suppléant à ce défaut par une capacité naturelle et par une fermeté d'âme qui lui ferait braver courageusement tous les périls. Dans une sage prévoyance, il tient ses équipages sur le pied de guerre ; plusieurs anciens vaisseaux sont réparés, et deux frégates à vapeur de la force de 450 chevaux sont en construction. Néanmoins, un utile conseil à donner serait d'engager la Porte à tenir bien armée cette force navale à l'entrée du Bosphore, du côté de la mer Noire, au lieu de la laisser avec trop de sécurité au fond de la Corne d'Or.

La prise de possession de la baie d'Asterabad, dans la mer Caspienne, d'après une déloyale interprétation du traité de Turkmen-tchaï, conclu avec la Perse, est un avertissement pour la Turquie. L'on sait, d'ailleurs, que les Russes, dont les croisières entretenues sur les côtes occidentales de la Circassie sont mal abritées dans les rades d'Anapa et de Redoute-Qualé, portent des regards jaloux sur Batoum, port le plus sûr de ces côtes et le point d'appui de la frontière ottomane. La Porte devrait bien la fortifier et y entretenir une division navale, d'autant plus que la Russie lui cherche de nouveau querelle sur la délimitation de cette même frontière, en réclamant le cours de la rivière que les Turcs appellent *Tchuruk-sou*. Or, cette dénomination, qui signifie *eau trouble*, exprime à merveille la nature de la réclamation, qui nous rappelle celle de la fable du Loup et de l'Agneau. Un seul agent anglais, plutôt occupé de son commerce que de politique, réside à Batoum. Néanmoins la diplomatie occidentale aurait intérêt à surveiller et à mieux connaître ces parages.

Dans les provinces danubiennes, nous retrouvons la même politique agissante sous d'autres formes qui ne trahissent pas moins son ambition envahissante. Le prince-gouverneur, Bibesco, en ouvrant la Chambre des Députés, élus, comme nous l'avons raconté dans une lettre précédente, sous le coup de l'influence russe, a glissé assez ingénument dans son discours le vœu que la Valachie et la Moldavie continuent de prospérer avec l'aide et le concours des deux cours protectrices. Jusqu'à présent, nous n'en connaissons qu'une, celle de Constantinople, qui depuis trois siècles, jouit et use de son droit exclusif de suzeraineté, garanti par les traités les plus solennels ; mais il paraît

que le cabinet de Pétersbourg veut associer aujourd'hui le Czar au sultan, et qu'il considère les deux principautés comme inféodées à la Russie. C'est à l'opinion publique d'apprécier la valeur du procédé.

Au reste, cet acte répond aux paroles de ses agents, qui expliquent ainsi sur un ton officiel la pensée de l'Empereur. « Sachez, disait l'un d'eux, que l'annexion de Cracovie une fois reconnue et confirmée par l'Occident, notre maître occupera des principautés danubiennes. Telle sera la compensation de la perte momentanée de Cracovie, cédée à l'Autriche et à la Prusse, si mortellement ennemies des Polonais qu'elles veulent payer les rues de leurs têtes. Mais, nous le savons, les Polonais en tireront vengeance. » — Et comme l'interlocuteur demandait avec simplicité le moyen qu'emploierait la Pologne. — C'est en s'associant à nous, reprenait le susdit agent. Les Polonais ne sont-ils pas Slaves ? Or, il n'y a pas un Russe qui ne soit résolu actuellement à leur prêter appui.

De là nous pouvons conclure que la Russie met en avant de nouveau l'idée du panslavisme, et qu'elle a voulu compromettre l'Autriche et la Prusse par une concession perfide qui ne doit aboutir qu'à réveiller les antipathies des Slaves contre le germanisme. En vain l'Autriche, prévoyant déjà ce fatal résultat, cherche-t-elle à opposer le slavisme de la Bohême et de la Hongrie au slavisme russe ; une fermentation hostile éclate partout, là, dans la race slave, et ses sympathies pour la Russie sont manifestées hautement.

A ce sujet, citons encore les paroles de deux autres diplomates. Celui qui remplit ici l'office de chargé d'affaires de la Prusse revendiquait pour son prince royal l'honneur de l'annexion ; il le comparait même au prince Henri, frère du grand Frédéric, toutefois au désavantage de ce dernier, qui n'avait qu'entamé la proie, tandis que l'autre aurait le mérite de l'avoir achevée, et le parallèle se terminait par cette réflexion : « Nous en avons donc fini avec les Polonais. » — « Point du tout, reprit d'un air dédaigneux le ministre plénipotentiaire de Russie, M. Oustinnoff, au lieu d'être à la fin de votre lutte contre les Slaves, vous n'êtes qu'au commencement. »

Il est certain que dans la Serbie la politique russe tient le même langage. « Les Serbes, leur dit-elle, doivent se rapprocher de la Russie pour mériter la bienveillance de l'Empereur et pour éviter de tomber aux mains de l'Autriche. S'ils rejettent ces propositions, bientôt ils verront les sentinelles cosaques bivouaquer sur l'autre rive du Danube. » Cette jactance et ces menaces ont pour effet de jeter l'inquiétude et la division dans les esprits, d'entraver la marche du Gouvernement et de créer un parti d'opposition déjà à l'œuvre au Sénat. Les hommes gagnés par ces intrigues commencent déjà à s'agiter ; ils se posent en adversaires de l'alliance avec la Porte, et ne dissimulent plus leur intention de renverser le prince Alexandre, dussent-ils substituer aux institutions libres du pays le régime bâtarde de la Valachie et de la Moldavie, et remplacer par des hospodars et des boyars des députés du Sénat.

Mais le prince régnant, Alexandre, ne s'affaiblit point de ces difficultés nouvelles : son âme intègre et pleine de patriotisme y semble puiser au contraire un redoublement d'énergie. Plus l'absolutisme de la Russie et de l'Autriche cherche à ébranler les fondemens de la Constitution, à corrompre les chefs et à détacher la nation de la Turquie, plus le prince et tous les autres hommes dévoués à la patrie résistent courageusement à cette guerre sourde et téméraire de leur résolution à abriter leurs libertés sous le patronage bienveillant et purement honorifique de la Porte. C'est ainsi que, le jour de la fête nationale de Saint-André, le nom du Sultan était mentionné, dans la prière publique, à côté de celui du prince. Lorsqu'on se rappelle le soin et l'exigence que l'Eglise russe met à faire insérer le nom du Czar et de toute sa famille dans le canon des églises qui dépendent d'elle, on ne peut que se rejouir de l'acte d'indépendance de l'Eglise serbe, beaucoup moins obstinée dans le schisme et qui, si ce n'était la frayeur qu'elle a du catholicisme autrichien, serait même instinctivement portée à rentrer dans l'unité de l'Eglise occidentale.

L'envoyé de la Porte, Mustapha-Bey, neveu du grand visir Réchid-Pacha, assistait à la cérémonie religieuse avec toute sa suite, et la tenue de ces musulmans dans un temple chrétien était pleine de respect et de convenance. Quelques jours après, c'était la Saint-Nicolas ; mais cette année, il n'y a eu ni réception au palais du prince, ni illumination. Le peuple et son chef tenaient à prouver par là que s'ils avaient autrefois accordé quelque signe extérieur de considération à l'empereur de Russie, c'était librement toutefois, et comme par politesse pour un voisin puissant, mais qu'ils s'abstenaient de ces démonstrations dès qu'on paraissait les imposer et vouloir corrompre leur foi jurée au Sultan.